

pagnon, pria la mère de les laisser souvent jouer ensemble. Les études & les plaisirs devinrent communs entre eux; leur liaison devint un sentiment avec les années; ils ne pouvoient plus se quitter; & ils s'aimèrent comme s'ils s'étoient connus.

L'élève de Minville (je l'appellerai d'Éperny, & son jeune ami, Maurice); d'Éperny donc approchoit de sa quinzième année, & par conséquent Maurice en étoit sorti à peine. D'Éperny étoit de beaucoup au-dessus de son âge; ses discours annonçoient un esprit & une raison rares; & toutes ses actions prouvoient la sensibilité la plus intéressante. Il étoit aux petits soins avec Maurice; il craignoit toujours de ne pas deviner ses besoins. On eût dit que la Nature avoit éclairé son cœur; qu'il avoit appris qu'il possédoit seul une fortune que Maurice avoit naturellement droit de partager avec lui, & qu'il cherchoit à réparer l'injustice de son père. Il est vrai que Maurice étoit digne de son amitié, & qu'il répondoit à ses soins par une tendresse aussi désintéressée qu'attentive.

De son côté, Minville, tout courroucé qu'il étoit contre les hommes, n'avoit pas pu s'empêcher de parler à Léonore; il n'avoit pas pu lui parler sans l'interroger sur son sort; ses questions avoient amené des aveux; Minville attiroit la confiance; enfin Léonore lui raconta son histoire, qui attendrit notre misantrope; mais malheureusement son cha-

grin étoit un mal fans remède, vû l'engagement qu'avoit contracté Blimont.

Ce secret ne demeura pas entre Minville & Léonore. Soit par quelque imprudence, soit par une confiance volontaire, les deux frères furent instruits de leur sort. Le modeste Maurice sembla presque honteux d'être le frère de d'Éperny; & le sensible d'Éperny parut tout fier de se trouver le frère de Maurice. Ils ne s'aimèrent pas davantage; mais ils se trouvèrent plus heureux. Minville s'occupoit toujours du malheur de Léonore, ou plutôt il étoit désolé de n'y voir aucun remède. Il défendit au moins à d'Éperny de faire part à son père de la découverte qu'il avoit faite. Une année s'écoula ainsi; Minville plaignant toujours en vain Léonore, & les deux frères s'aimant toujours avec la même tendresse.

Un jour d'Éperny conçoit un projet bien singulier, intéressant, rare, & qui demandoit un cœur aussi sensible & une raison aussi prématurée. Il veut dédommager Maurice de l'injustice du sort & de la sévérité des Loix. Il a seul conçu le projet, il veut seul l'exécuter; il ne sollicite aucune médiation; il ne demande que la liberté de retourner dans la maison paternelle. Mais pour cela il faut s'ouvrir à Minville. D'Éperny va le trouver un matin. « Mon bienfaiteur, dit-il, (c'est ainsi qu'il l'appeloit) » il faut aujourd'hui mettre le comble à vos » bienfaits. Maurice a retrouvé son frère;

» ce n'est pas tout ; il faut que je lui rende  
 » un père. » Alors il communique son projet à Minville , qui demeure un moment muet de surprise & d'attendrissement ; & qui l'embrasse en pleurant de tendresse. En faveur de ce trait , si dans ce moment-là le genre humain avoit demandé grâce à Minville , Minville lui auroit pardonné sans restriction. On juge bien d'après cela , qu'il n'eut pas de peine à condescendre à ce que lui demandoit l'ardent d'Éperny. Celui-ci avoit besoin d'être secondé par une discrétion invincible , & par un silence courageux ; & il profita de l'intérêt qu'il avoit inspiré ; pour engager Minville à se lier par sa parole d'honneur , & même par un serment.

La résolution que venoit de prendre d'Éperny n'étoit pas un de ces mouvemens de générosité imitative & passagère , d'un enfant qui jette des biens dont il ne sent point la jouissance , & dont il ne connoît point la privation ; c'étoit un projet enfanté par une raison forte & par un sentiment profond. Ce qu'il eut plus de peine à obtenir , ce fut le consentement de Maurice , qui , en reprenant une place que la Nature lui avoit marquée , se croyoit coupable d'usurpation. Mais d'Éperny employa toute l'éloquence de l'amitié : il lui prouva si vivement que du succès de cette entreprise dépendoit son bonheur , sa vie même , que Maurice effrayé promit tout , souscrivit à tout ; & il y mit tant de zèle , qu'il avoit l'air de servir son

ami en travaillant à sa propre fortune ; de façon qu'on auroit pu dire qu'il avoit l'air intéressé par un excès de désintéressement. Quand tout fut arrangé , ayant dit adieu à Minville , les deux frères se mettent en route , arrivent à Paris , & se présentent chez Blimont. Il est tems de dire ici que Blimont , d'après tout ce qu'il avoit appris de d'Éperny , d'après les lettres qu'il en recevoit , avoit conçu pour lui une tendresse inexprimable. Il ne l'avoit pas fait venir encore auprès de lui , de peur d'affliger ce bon Minville ; & il n'étoit pas allé le voir , parce que des occupations , des affaires habituelles qu'il ne pouvoit suspendre , le retenoient esclave à Paris.

« Mon père , dit d'Éperny en entrant , le  
 » même titre & le même intérêt nous amènent  
 » ici. Si je porte la parole , c'est sans  
 » avoir aucun motif de plus pour vous parler.  
 » L'amitié & un serment sacré rendent  
 » notre sort commun & inséparable. L'un  
 » de nous deux est d'Éperny , de tous deux  
 » nous sommes vos fils. L'un a été délaissé ,  
 » abandonné par vous ; l'autre vous est cher ,  
 » & il est comblé de vos bienfaits. L'un de  
 » nous est d'Éperny ; mais il ne se fera ja-  
 » mais connoître ; & , quelques démarches ,  
 » quelques efforts que vous fassiez , vous  
 » ne parviendrez jamais à le découvrir.  
 » Voyez maintenant si en choisissant l'un  
 » de nous deux vous voulez vous exposer  
 » à chasser le fils qui vous est cher ,

« & pour qui vous avez tout fait. »

Qu'on se figure à ce discours l'étonnement de Blimont. Pendant un moment, il regarde, il écoute, sans rien voir & sans rien entendre. Ses yeux ont beau parcourir l'un & l'autre, son embarras est toujours le même. Enfin il ne fait que répondre. Il les reçoit tous deux en attendant, & il les quitte pour écrire à Minville, qui, lié par son serment & par son amitié pour d'Éperny, répond à Blimont qu'il est complice du projet, & qu'il n'est pas naturel de se déceler soi-même.

Cette réponse, comme on voit, n'étoit pas propre à éclairer Blimont, qui d'ailleurs, après avoir réfléchi, avoit moins besoin de l'être pour se déterminer. Touché d'une générosité si rare, il avoit cru que d'Éperny, quel qu'il fût des deux, méritoit la grâce de son frère; & il adopta l'un & l'autre. Cependant, sans avoir envie de changer cette dernière résolution, il sentoit de temps en temps le plus violent desir de connoître d'Éperny. A chaque instant il les mettoit l'un & l'autre à une nouvelle épreuve; mais la tendresse toujours ingénieuse de d'Éperny prévoyoit tout, paroît à tout. Il opposoit aux tentatives de Blimont toutes les ruses innocentes que son cœur pouvoit lui suggérer. Maurice heureusement pouvoit rivaliser avec lui en talens & en vertus; d'ailleurs, ce qu'il ne pouvoit pas faire, d'Éperny le faisoit pour lui. A la fin tous les deux parvinrent à se

faire aimer de Blimont ; d'Éperny craignit moins que son frère ne fût renvoyé ; mais il craignoit toujours que si son père venoit à le reconnoître , il ne lui marquât plus d'amitié ; & que cette préférence ne rendît malheureux Maurice ; aussi son amitié ne s'endormoit jamais ; & son ingénieuse délicatesse n'oublioit rien pour empêcher d'entr'ouvrir le voile qui le déroboit à l'œil paternel. Il est vrai que l'heureux naturel de Maurice le secondoit bien ; il fit tant auprès de Blimont , il fut si bien gagner son cœur , que ce père trop heureux finit par désirer de ne pénétrer jamais ce secret. Il résolut de partager aveuglément entre eux son cœur comme sa fortune ; bien persuadé qu'après sa mort , le partage de ses biens se feroit sans que la Loi eût besoin de s'en mêler. Bientôt il fut difficile de décider lequel des trois étoit le plus heureux. Que dis je ? l'un des trois ne pouvoit trouver son bonheur parfait. Maurice ne pouvoit oublier que sa mère vivoit dans un abandon ignominieux ; & cette idée venoit l'attrister dans les plus heureux instans. Il étouffoit ses plaintes , ses soupirs ; mais il se taisoit en vain : les cœurs de d'Éperny & de Maurice n'avoient pas besoin de l'organe de la parole ; ils s'entendoient , ils se devinoient. La tristesse de Maurice affligeoit d'autant plus d'Éperny , qu'il ne pouvoit le consoler que par de vains discours. Ce n'est pas sur la fortune de Léonore qu'on gémissoit ; Blimont , en adoptant

Maurice sans le connoître, avoit soudain répandu les bienfaits sur sa mère, dont on lui avoit découvert l'asyle. Mais l'or console-t'il de tous les malheurs ?

Que faisoit cependant Minville ? Il s'ennuyoit, quand il croyoit philosopher. Dans toutes les lettres, dans tous les écrits qu'il lisoit, il ne voyoit que le crime & la sottise. Le chagrin d'être séparé de d'Éperny composoit seul toute son humeur, & il croyoit que la haine des hommes y entroit pour plus des trois quarts. Au milieu de ses ennuis, quand il écrivoit à Blimont, il le trouvoit fort malheureux ; il le plaignoit de vivre avec des fots & des méchans.

Ce motif n'étoit pas capable de faire le malheur de Blimont ; mais un événement vint troubler son bonheur. Il perdit sa femme, pour laquelle il avoit, sinon de l'amour, au moins de l'estime & de l'amitié. Quoiqu'elle eût vécu presque toujours absente, à cause de sa santé, elle n'emporta pas moins de regrets ; & le deuil suspendit un moment le bonheur de toute la maison.

Quand d'Éperny eut payé le tribut de pleurs qu'il devoit à la Nature ; quand sa tendresse & celle de Maurice eurent essuyé les larmes de Blimont, celui-ci n'ayant plus d'autres devoirs à remplir, n'eut plus à s'occuper que du bonheur d'être père. Il respecta toujours le mystère qui étoit répandu sur ses deux fils ; il eût tremblé de soulever ce voile qui ajoutoit à son bonheur ; il ai-

moit enfin à voir ses deux enfans confondus à ses yeux par leur nom , comme ils l'étoient dans son cœur par l'amour paternel.

Mais le cœur de d'Éperny avoit été trop affligé pour n'avoir pas besoin d'être consolé par quelque acte de bienfaisance ou d'amitié. Sa sensibilité toujours active avoit toujours quelque jouissance à lui procurer. Un jour il va trouver Maurice , & l'ayant instruit d'un nouveau projet , le somme de le suivre pour lui aider à l'exécuter. Maurice se jette dans ses bras en pleurant de joie & de tendresse , & marche avec lui. Ils entrent tous deux chez Blimont , & tombent ensemble à ses genoux sans rien dire. Qu'avez-vous , mes enfans , leur dit Blimont ; que venez vous me demander ? Parlez. O mon père , s'écria d'Éperny ! l'un de nous deux étoit orphelin , abandonné , malheureux. Vous avez daigné jeter sur lui un regard de bonté & de bienfaisance ; vos bras , votre cœur se sont r'ouverts pour lui ; vous l'avez comblé de bienfaits ; vous lui avez rendu un père ; enfin tout ce que vous avez pu faire pour lui , vous l'avez fait : il ne desiroit plus rien , parce qu'il n'avoit plus rien à demander qui pût lui être accordé par vous. Aujourd'hui qu'un nouvel espoir s'est glissé dans son âme , il redevient malheureux si vous ne daignez le remplir. Malheureux , interrompt Blimont ! eh ! que lui manque-t'il donc ? Ce qui lui manque , s'écrièrent les deux frères avec une voix qui eût attendri



le cœur d'un barbare ? Il lui manque une mère. Comment, dit Blimont tout troublé ! — Oui, une femme infortunée que vous avez aimée, qui vous aime encore.... — A ces mots Blimont tombe dans un fauteuil, cache son visage dans ses mains, & appuyé sur une table, il y demeure comme muet & accablé. Enfin reprenant ses esprits & son courage : O mes enfans, leur dit-il, en se penchant sur eux, je vous pardonne votre demande ; mais vous ne savez pas que vous demandez ce qu'il m'est impossible de vous accorder. Puissiez vous l'ignorer toujours ! Impossible, s'écrie d'Éperny ! quoi ! il vous seroit impossible d'être père tout-à-fait, de mettre le comble à vos bontés ! Non ; vous calomniez votre cœur, votre sensibilité, votre justice. Alors Blimont les prenant tous deux par la main : Eh bien ! vous m'y forcez, leur dit-il, je vais affliger l'un de vous deux ; je vais déchirer son cœur. Mais vous m'accusez ; il faut que je me justifie. Ce que vous regardez de ma part comme un abandon, n'est qu'un acte de justice ; ce qui vous paroît un malheur digne de pitié, n'est qu'un juste châtiment. Cette mère que vous réclamez l'un & l'autre, s'est fermé mon cœur volontairement ; elle a outragé l'amour, & l'honneur m'a fait un devoir de la vengeance. Un moment, je vous prie, interrompt d'Éperny avec une noble fermeté : voici ma réponse. En même temps il tira de sa poche des papiers qui renfermoient une justifica-

tion complete de Léonore. A ce trait inattendu ( car Maurice lui même n'étoit pas dans la confiance de ces papiers que d'Éperny s'étoit procurés en secret, ) Blimont se tait, & jette les yeux sur les écrits qu'on lui présente. Il ne peut se refuser à l'évidence; il reconnoît son erreur, son injustice; il tombe dans les bras de ses deux fils, en fondant en larmes. O mes enfans, leur dit-il! qu'elle vienne cette mère, cette victime; je suis prêt à réparer tout, si elle consent à tout pardonner. Mais, que dis-je? réparer! le puis-je? Oui, vous le pouvez, s'écrient les deux frères avec transport. Alors ils se jettent tous deux à son cou, & le couvrent de baisers & de larmes de joie. Enfin il consent à épouser Léonore.

C'est ainsi que le tendre d'Éperny, par son intéressante sensibilité, redevint le frère de Maurice, lui rendit un père, & donna un époux à Léonore. Pour combler la joie qu'il en eut, il demanda la permission d'aller la chercher lui-même, & de l'amener dans les bras d'un époux qu'elle ne s'attendoit plus à posséder; & Blimont ne put lui refuser cette jouissance. Enfin il partit, & revint bien vite avec Léonore, dont le mariage fut célébré avec une joie également sentie par les deux époux & par les deux fils de Blimont.

Minville apprit cette nouvelle; il s'en réjouit en bon parent; en bon parent, il vint visiter cette heureuse famille. Il passa avec eux un mois qui lui donna l'envie d'y en

passer encore un autre. Il aima comme de raison ses parens , puis les parens de ses parens, puis leurs amis, puis d'autres personnes encore. Enfin il redevint ce qu'il étoit né, & il se délassa par le rôle de bonhomme , de sa grimace misanthropique.

( Par M. Imbert. )

*Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.*

**L**E mot de la Charade est *Malheureux*; celui de l'Énigme est *Livre*; celui du Logogryphe est *Dimanche*, où l'on trouve *manche, me, dîné, mi, mine, mie, Maine, chien, cime, Chine, Iman, ami, Diane, Mai, main.*

### CHARADE.

**P**LUS d'un Négociant en faisant mon premier,  
Pour aller à mon tout se trace mon dernier.

( Par M. Juhel, à Mayenne. )

### ÉNIGME.

**A**VEC cinq pieds souvent je fais ravage;  
Avec trois je peux rendre une tête plus sage;  
Avec deux je fais des heureux;  
Avec quatre un mal furieux.

( Par Mlle Bri... l'aînée, de Saint-Dizior. )

## LOGOGRYPHE.

**J'**AI plus d'un père à qui je dois mon existence,  
 Et j'ai pour mère la Science;  
 J'embrasse tout par mon savoir.  
 Qui me connoît fait quel est mon pouvoir;  
 Plus d'un Savant me chérit, me caresse;  
 Je charme son ennui, je calme sa tristesse;  
 Et sur mon tout si l'on jette un coup-d'œil,  
 On admire mon noble orgueil.  
 Sur trois fois quatre piés j'avance, je recule.....  
 On trouve aussi-tôt dans mon sein  
 Un descendant de l'invincible Hercule;  
 La demeure du Sage, où son heureux destin  
 Le conduit dans une autre vie;  
 Une Nymphé qui fut chérie  
 Du plus puissant de tous les Dieux;  
 Un ornement à de beaux yeux;  
 Un point principal de la terre;  
 Ce Héros, ce fils vertueux,  
 Qui sur son dos porta son père;  
 Un compagnon du forgeron Vulcain;  
 Un membre utile au genre humain;  
 Trois fleuves; une montagne aux Muses consacrée;  
 Deux volatils, dont l'un est femelle rusée;  
 Un arbre, trois Cités; bref, une docte sœur.  
 Peut-être sous tes yeux suis-je, mon cher Lecteur.  
 ( Par la même. )

---

**NOUVELLES LITTÉRAIRES.**


---

*MÉMOIRE* concernant une espèce de Colique observée sur les Vaisseaux, lû à l'Assemblée publique de la Faculté de Médecine de Paris, tenue le premier Septembre 1783, par M. de Gardanne, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier, Censeur Royal, Associé & Correspondant de plusieurs Académies. A Paris, de l'Imprimerie de Quillau, Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue du Fouarre.

**T**ous les hommes desirent la vérité ; il y en a peu qui la cherchent ; il y en a moins encore qui parviennent à la découvrir. Ce défaut de succès peut être attribué à deux causes contraires ; si les uns font trop peu d'efforts pour la trouver, les autres aussi vont la chercher quelquefois beaucoup trop loin. En effet, il y a de ces vérités simples qu'on poursuit long-temps, & qu'on est étonné, après leur découverte, d'avoir eu, pour ainsi dire, sous sa main, sans les saisir. Telle est celle qui paroît résulter du Mémoire que M. de Gardanne vient de publier, & que nous allons faire connoître en peu de mots.

Ce Mémoire a été lû avec grand succès à

l'Assemblée publique de la Faculté de Médecine, du premier Septembre 1783. Il traite de la Colique des Gens de Mer; & il est divisé en deux Parties: dans l'une, il est question de la cause; & dans l'autre, du traitement & du préservatif.

M. de Gardanne commence par rapporter les symptômes de cette maladie, tels qu'ils ont été dépeints par ceux qui en ont parlé avant lui. Peu content de l'explication qu'on en avoit donnée, il a fait de nouvelles observations, & il s'est arrêté à un résultat des plus simples. Ayant trouvé dans les symptômes & les effets de cette colique des Gens de Mer, une parfaite analogie avec celle qu'on nomme la colique des Peintres, il a été tenté de croire, & il s'est convaincu que c'étoit la même maladie, vû que la cause qui produit la colique des Peintres, se retrouve sur les vaisseaux, c'est-à-dire, les exhalaisons de la peinture. Dès lors tout s'explique naturellement; & ce qui avoit servi de preuve en faveur du système qui taxoit cette maladie de colique bilieuse, s'applique avec la plus grande vraisemblance au nouveau principe de M. de Gardanne. « La peinture  
 » une fois reconnue, dit il, pour la cause  
 » de cette colique, il est facile d'expliquer  
 » pourquoi les Officiers en sont plutôt atta-  
 » qués que les Matelots. Ces derniers cou-  
 » chant dans le premier entre-pont, qui  
 » n'est point peint, doivent nécessairement  
 » en être exempts, tandis que les Officiers  
 » qui

» qui s'y trouvent sans cesse exposés en sont  
 » atteints. Par la même raison les Officiers  
 » qu'elle affecte plutôt & plus gravement,  
 » sont toujours ceux qui ont séjourné trop  
 » long temps dans leur chambre, au lieu de  
 » venir prendre l'air sur les gaillards; & si  
 » l'on voit cette maladie se manifester plus  
 » à la fin de la campagne qu'au commence-  
 » ment, c'est qu'à cette époque, ennuyés  
 » par la longueur de la navigation, ils se  
 » réunissent bien plus souvent dans les lieux  
 » destinés à les rassembler, & que, soit par  
 » la confusion des diverses halcines, soit aussi  
 » par le nombre des bougies qu'ils tiennent  
 » allumées, sur-tout en hiver, au défaut  
 » du feu expressément défendu, de ma-  
 » nière ou d'autre, la chaleur qu'ils exci-  
 » tent, volatilise davantage les molécules  
 » saturnines dont le mauvais effet augmente  
 » en proportion. »

Dans la seconde Partie, où il est ques-  
 tion du traitement, l'Auteur observe que  
 la colique des Gens de Mer étant la même  
 que celle des Peintres, on doit lui appli-  
 quer les mêmes remèdes qui conviennent  
 à celle-ci; c'est à dire, que les remèdes  
 doux sont contraires à la guérison. Il faut  
 lire dans l'Ouvrage même ceux que pres-  
 crit M. de Gardanne; si la maladie résiste,  
 il y ajoute d'autres procédés qui doivent être  
 combinés avec le fluide électrique, dont  
 l'efficacité est reconnue contre les ma-

N<sup>o</sup>. 43, 25 Octobre 1783. H

ladies nerveuses. L'Auteur lui-même en avoit parlé dans ses conjectures sur l'électricité médicale, où il avoit publié plusieurs cures qu'il avoit opérées par ce moyen-là.

Quant au préservatif, M. de Gardanne propose de supprimer pour l'intérieur des vaisseaux la peinture que les Marins eux-mêmes regardent plutôt comme un objet de propriété que comme un moyen de conserver le bois. Il conseille en même temps de substituer aux toiles que l'on peint, des toiles de coton teintes qui ne laissent à craindre aucun danger. « On a vû, ajoute-  
 » t'il, dans cette guerre, les cloisons qui  
 » sont ordinairement faites en planches,  
 » remplacées par des cuirs préparés. Le but  
 » de ce changement étoit d'éviter le danger  
 » des éclats de ce bois léger. On pourroit,  
 » en temps de paix, se servir du même  
 » moyen, qui, n'exigeant aucune peinture,  
 » réuniroit ce second avantage au premier.»

Ce Mémoire est écrit avec beaucoup de clarté; & quand la découverte qu'il renferme laisseroit des doutes sur son évidence, il en résulteroit toujours un grand objet d'utilité, celui de dénoncer un usage vraiment dangereux, l'usage de la peinture, & d'en solliciter la suppression avec un zèle vraiment patriotique.

Cet objet d'utilité, & cet esprit de patriotisme ont présidé à tous les Ouvrages que M. de Gardanne a publiés jusqu'ici. Parmi



ces Ouvrages , que nous ne chercherons pas à faire connoître , parce qu'ils sont connus par leur succès , mais qu'on peut rappeler au Public , on doit compter les *conjectures sur l'Électricité Médicale* , une *Traduction du Traité de la Putréfaction* , par Becker , des *Observations sur la meilleure manière d'inoculer la Petite-Vérole* , & un *Mémoire pour démontrer l'impossibilité de l'anéantir*. M. de Gardanne s'est occupé ensuite de la manière dont on pouvoit secourir le peuple contre les maladies qu'on gagne en secret , & qu'on cherche à guérir de même ; ce qui produisit plusieurs Ouvrages qui eurent beaucoup de succès , & qui furent traduits dans toutes les langues. Tout le monde connoît son *Avis au Peuple sur les Asphixies* , & son *Catéchisme sur les Asphixies* , qui sont d'un usage & d'une utilité habituelle. Nous passons sous silence beaucoup d'autres Ouvrages imprimés séparément , ou dans divers Journaux ; ceux que nous avons cités suffisent pour démontrer les droits de M. de Gardanne à l'estime des Savans & à la reconnaissance du Public.



*DISSERTATION sur les Brouillards secs de la fin du mois de Juin & de Juillet 1783, tendant à éclaircir davantage ce phénomène, & à en développer les véritables causes, sur lesquelles on n'a formé encore que quelques conjectures: Ouvrage mis à la portée des Dames, par M. \*\*\*. A Paris, chez Guillot, Libraire de MONSIEUR, Frère du Roi, rue S. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.*

Cette Brochure fait partie d'un plus grand Ouvrage, dans lequel l'Auteur se propose d'expliquer la plupart des phénomènes de la Nature. Il en a détaché ce fragment pour l'appliquer aux circonstances actuelles. Après avoir rappelé les diverses observations qu'on a publiées sur les brouillards de l'été dernier, l'Anonyme propose son opinion. Ayant distingué les brouillards secs & les brouillards humides, il trouve naturel que différens effets aient des causes différentes; il attribue donc ces brouillards secs aux tremblemens de terre qui ont tourmenté la Calabre & Messine. Après avoir donné une description des volcans, il explique comment les effets des tremblemens de terre qu'ils occasionnent, peuvent se faire sentir aussi loin du foyer commun. Il cite des temps antérieurs où le même phénomène s'est fait remarquer. Mais comme les brouillards secs qui ont régné dans ces temps-là ont été de

moindre durée, il donne encore les raisons de cette différence. Les tremblemens de terre que la Calabre vient d'essuyer sont beaucoup plus considérables que tous ceux qu'elle avoit soufferts jusqu'alors; l'Auteur en conclut que les brouillards, c'est-à-dire, les effets de cette cause primitive, ont dû être aussi plus considérables.

« Comme ce sont d'une part, dit-il, les matières volcaniques & embrâsées dans le foyer d'un volcan, après avoir miné & brûlé les pilles ou supports de la voûte qui les couvroit, qui la font surbaïsser sur elle-même, & que de l'autre ce surbaïssement est la cause qu'il pénètre de l'eau jusqu'à la matière volcanique, qui, en s'imbibant dans les terres, sert à éteindre ou à étouffer la plus grande partie des matières embrâsées que le volcan renfermoit avant le tremblement de terre, il est clair & évident que les terres humides qui ont servi à étouffer les matières volcaniques, ayant dû conserver leur humidité long-temps après le tremblement, & acquérir un très-grand degré de chaleur, cette humidité & cette chaleur ne doivent pas toujours rester en terre; & que si elles peuvent causer une partie des pluies qui surviennent ordinairement après un tremblement de terre, il doit s'en être beaucoup échappé dans les canaux ou conduits souterrains qui entourent un volcan & qui lui servent de soubiraux. »

» Et comme il faut bien ensuite que cette

humidité & cette chaleur souterraines sortent de ces canaux ou conduits, & qu'elles se dissipent dans les airs, ces brouillards secs ne sont donc autre chose que l'évaporation de cette chaleur & de cette humidité, ou, si l'on veut, des vapeurs volcaniques que les tremblemens de cette année ont occasionnées, & qu'ils ont fait refluer de tous côtés dans les entrailles de la terre qui environnoit les volcans; lesquelles n'ayant pu partir que d'une extrême profondeur, auront perdu insensiblement leur qualité humide, en se sublimant au travers des couches de terre qu'elles ont eu à passer, & en ne conservant plus que leur caractère de chaleur qui a donné à ces brouillards la qualité sèche qu'on leur a apperçue. »

## V A R I É T É S.

*LETTRE aux Auteurs du Mercure.*

**V**ous donnez, Messieurs, l'exemple de l'honnêteté qui devrait régner dans tous les Journaux; on va vous combattre jusques sur votre terrain, & vous le trouvez très-bon: vous donnez place parmi vous à ceux qui réfutent vos opinions & vos jugemens. On peut, il est vrai, soupçonner un peu d'orgueil dans la fierté de ces procédés généreux: si on ne craint pas d'être attaqué, c'est qu'on espère bien répondre; mais l'orgueil nous élève souvent jusqu'à l'opinion qu'il nous donne de nous-mêmes; en rêvant de

grandes choses, il en inspire; & je suis fâché qu'on prenne tant de soins de l'étouffer, sur-tout parmi ces âmes sensibles & un peu exaltées, à qui la Nature a fait sentir le besoin de la gloire. Tant que le Mercure sera fait par de véritables Gens de Lettres, par des hommes dont la réputation est fondée non sur des articles, mais sur des Ouvrages, on peut être sûr que le talent y sera respecté; mais il ne sera plus qu'un Journal, comme tous les autres, si on l'abandonne jamais à des gens qui ne seront que Journalistes. Alors le talent y sera outragé, & ne pourra pas s'y défendre. Des Juges équitables sont toujours prêts à donner les motifs de leurs jugemens; mais des assassins n'aiment pas à être interrogés sur leurs crimes.

Je n'ai, Messieurs, ni à me plaindre, ni à me louer de vous: ce n'est pas pour moi que je vais écrire. Mais je viens de lire dans votre dernier Numéro des choses qui me paroissent avoir besoin de rétractation, ou d'explication tout au moins. C'est à l'occasion de l'Eloge de Fontenelle par M. le Chevalier de Cubières: ce n'est pas au moins sur les éloges que vous lui avez donnés que je veux vous faire expliquer ou rétracter. Si en effet M. le Chevalier de Cubières, qui est certainement un homme d'esprit, a fait *un des plus beaux morceaux de prose de notre Langue*, je lui en fais mon compliment. Il est heureux pour notre siècle de trouver tout-à-coup un rival des Boissuet, des Voltaire, des Rousseau & des Thomas, dans un Ecrivain qui n'a été connu jusqu'à présent que par des vers heureux & faciles. Mais en élevant si fort la gloire de M. le Chevalier de Cubières, il ne falloit pas d'un trait de plume retrancher la moitié de la gloire de Fontenelle. L'Histoire de l'Académie des Sciences, dites-vous,